

# SANDRINE BURING & STÉPHANE OLRY / LA REVUE ÉCLAIR

**Sandrine Buring** et **Stéphane Olry** auraient pu se croiser en Palestine. La première a travaillé là-bas avec la compagnie El-Hakawati ; le second, accompagné de Corine Miret qui codirige avec lui la Revue Éclair, en a rapporté des cartes postales vidéo. Ils auraient tout aussi bien pu se rencontrer moins loin, sur l'un des chemins de traverse qu'ils aiment tous les deux arpenter. Car ces deux artistes ont pour point commun de chercher l'extraordinaire chez le voisin, juste à côté. Avec des moyens différents - le corps et la danse pour l'une, le théâtre, l'écriture et la vidéo pour l'autre -, ils mènent chacun leurs enquêtes sur l'humain, sans se soucier des cases ni des frontières. Une indépendance qu'ils ont sans doute affirmée au cours de leurs itinéraires en zigzag et de leurs projets souvent singuliers. Sandrine Buring entre dans la danse à trente ans après une formation d'orthophoniste. Elle avait auparavant exercé les métiers de *barmaid*, de fleuriste et d'assistante vétérinaire. Elle approfondit sa connaissance et sa pratique du corps auprès de Mark Tompkins, Vera Montero, puis collabore avec les compagnies SiPeuCirque, les Filles d'Aplomb, Felix Rückert et Mandrake-Tomeo Vergès. Stéphane Olry, quant à lui, se lance dès ses dix-huit ans dans le spectacle, participant à l'aventure de l'Usine Pali-Kao, lieu alternatif et expérimental parisien, tout en écrivant dans les pages culturelles du *Monde*. En 1987, il fonde la Revue Éclair, creuset de rencontres et d'expériences artistiques en tous genres, au sein de laquelle il multiplie les complications.

Plus d'informations : [www.larevueclair.org](http://www.larevueclair.org) et [www.chateaudelarocheguyon.fr](http://www.chateaudelarocheguyon.fr)

## Entretien avec Stéphane Olry et Sandrine Buring

**La Revue Éclair collabore depuis plusieurs années avec la Château de La Roche-Guyon. Comment s'est produite votre rencontre avec l'équipe, puis avec les patients, de l'hôpital de cette petite ville ?**

**Stéphane Olry** : Depuis 2006, la Revue Éclair est en résidence au Château de La Roche-Guyon. Avec l'accord d'Yves Chevallier, directeur du Château, nous voulions poursuivre notre présence, mais nous dégager de la gangue patrimoniale, touristique, qui enserre le village. Depuis plusieurs années, nous étions intrigués par le panneau « Hôpital Silence » qui signale la présence de cet établissement face au château. Nous avons eu envie de savoir qui étaient ces enfants handicapés abrités derrière les murs de crépis poussiéreux, devant lesquels nous passions sans nous arrêter. La présence de Sandrine Buring dans l'équipe de la Revue Éclair a rendu possible ce pas de côté. Elle travaille depuis plusieurs années avec des handicapés et a développé une technique de travail par la danse-contact qui nous permettait d'imaginer une collaboration.

**Sandrine Buring** : Nous sommes donc allés frapper à la porte de l'hôpital et avons rencontré Elisabeth Faucher, responsable des activités culturelles à l'hôpital, afin de lui dire qu'un travail avec les enfants nous intéressait. Elle m'a tout de suite offert la possibilité de passer une semaine avec un enfant afin de prendre le temps de le rencontrer. J'ai pu ensuite bâtir des rencontres avec les enfants, avec les enfants et leurs parents, ainsi que des ateliers avec les membres du personnel. Stéphane assistait aux séances et recueillait ensuite les témoignages du personnel.

**S.O.** : Durant toute cette période, nous avons réservé l'hypothèse d'un spectacle, jugeant que si le matériau accumulé le permettait, il serait produit. Dans l'hypothèse contraire, nous gardions la possibilité de ne rien présenter de public à l'issue de l'expérience. Cette possibilité de préférer ne pas faire de spectacle a été déterminante, et dans notre liberté d'esprit par rapport aux enfants, et dans notre relation avec l'équipe de soignants. La rencontre avec chaque enfant était ainsi ramenée à l'essentiel : l'instant présent, partagé ou non, le plaisir, la sensibilité au rien ou au presque rien. La rencontre avec les équipes de l'hôpital s'est opérée avec les bonheurs et les malheurs inhérents à toute rencontre entre deux mondes et deux temporalités radicalement disjointes : nous sommes dans l'instant présent, la fugacité, la discontinuité ; eux travaillent dans la pérennité, le quotidien, l'habitude, la tranquillité, la protection des enfants. Des heures dans des salles de réunions, dans des bureaux, des couloirs pour expliquer et comprendre nos modes de fonctionnement respectifs. D'emblée, nous avons voulu poser comme postulat la gratuité, l'inutilité thérapeutique de notre travail : nous nous présentions comme des artistes, et chaque séance était comme un impromptu, un spectacle pour un seul enfant, une expérience unique, même si elle se renouvelait plusieurs jours de suite avec certains enfants.

**S.B.** : Pour moi, la gageure était de quitter tout ce que je croyais savoir, pour tenter de rencontrer l'univers particulier de chaque enfant. Il me fallait résister à toute interprétation, histoire de ne pas ramener à du connu cette si riche étrangeté... Des rencontres par corps, sous les habits sociaux, hors de la langue.

**Pouvez-vous nous en dire plus sur les pathologies dont souffrent ces enfants polyhandicapés ?**

**S.B.** : Les enfants sont en fauteuil roulant avec des « moules » pour chaque jambe, des corsets, parfois des arthrodèses (une tige dans la colonne vertébrale), des colliers cervicaux, ils ne parlent pas, nous ne savons pas vraiment ce qu'ils voient... Une altérité radicale, à première vue !

**S.O.** : Ces enfants constituent pour leurs parents, les soignants et pour nous des énigmes. Nous n'avons jamais demandé l'accès à leur dossier médical, mais nous avons compris qu'ils sont souvent atteints de maladies orphelines ou de pathologies multiples. Ils sont considérés comme incurables, et d'une grande vulnérabilité. L'expérience la plus bouleversante d'ailleurs est sans doute de découvrir ces personnalités affirmées, distinctes, variées comme l'ensemble de l'humanité, cachées

dans des corps anormaux, monstrueux, des morphologies radicalement éloignées des nôtres (encore) valides. Les enfants expriment une expérience commune, archaïque, très profonde, qui nous relie à eux. Pas uniquement dans notre passé de nourrisson, mais dans notre présent d'un corps biologique, que nous oublions dès lors que la souffrance ou le plaisir ne le rappelle pas à notre conscience. Nous partageons beaucoup avec ces enfants, et leur rencontre nous apprend que la majeure partie de notre être n'est pas constituée par la maîtrise et l'intelligence, mais par des mouvements plus profonds, biologiques ou émotionnels qui ont leur logique et leur raison.

**S.B.** : En ce qui me concerne, j'ai compris l'intérêt de renverser le regard : en face de ces enfants ne sommes-nous pas « handicapés » ? Et qu'est-ce que ce mot engendre ? Qu'ont-ils à nous apprendre, à nous apporter ? Quelle est leur perception singulière du monde ? Les séances avec les enfants consistaient déjà à les sortir de leur fauteuil, à les dégager de toutes leurs entraves, pour nous installer sur des tapis. Là commençait l'approche : il fallait trouver les moyens d'entrer en contact, écouter avec tous les sens, avec chaque pore de la peau. Des outils comme le *body mind centering*, prenant appui sur ce qui, en eux, bougeait (les liquides, les os, les nerfs, les muscles...), la danse-contact (s'articuler, se soulever, se rouler, se repousser) m'ont été d'un grand secours. Par le corps, la communication est immédiate. Les rencontres ont bel et bien eu lieu ! Inouïes, riches, intenses, singulières rencontres !

**Aviez-vous déjà une expérience du travail en milieu hospitalier ? Vous êtes-vous documentés sur le polyhandicap en amont ou parallèlement à votre travail ?**

**S.O.** : Personnellement, je n'avais aucune expérience et ne m'étais pas documenté. Sandrine en revanche était beaucoup mieux armée – ou mieux désarmée – que moi, concernant le handicap.

**S.B.** : Avant de commencer à danser, j'ai suivi une formation d'orthophoniste, qui m'a permis de reconnaître que le langage qui m'importait était celui du corps ! Au cours de cette formation, j'ai fait de nombreux stages en milieu hospitalier. J'ai travaillé ensuite hors de l'institution, en tête-à-tête avec des personnes diversement entravées dans leur langage. Je n'avais cependant jamais travaillé avec des enfants aussi entravés que ceux de l'hôpital de La Roche-Guyon et ne m'étais pas informée spécialement au préalable. Tout n'est qu'histoire de rencontres qui en amènent d'autres... et ainsi se trace un chemin.

**La Revue Éclair opère régulièrement un véritable travail d'enquête en amont de ses créations. Pourtant, vos pièces – et c'est le cas ici – sont plus poétiques que documentaires. Fonctionnez-vous selon une méthodologie particulière ?**

**S.O.** : Plus que le goût du réel, c'est le goût de la rencontre qui nous motive. Personnellement, je m'ennuie beaucoup seul. Chaque enquête, chaque rencontre a sa logique, et donc, son protocole. Nous avons une règle : nous ne parlons dans nos spectacles que des gens que nous aimons ou pour qui nous ressentons une fraternité. Comme le sujet n'est pas ce que sont les gens, mais ce que nous ressentons pour eux, l'aspect des spectacles peut en effet prendre un caractère moins trivial et plus poétique. Par ailleurs, afin de préserver du jeu à proprement parler, c'est-à-dire un espace en creux où le spectateur peut se glisser, nous instaurons une certaine distance entre ce que nous sommes et ce que nous prétendons être sur scène. C'est le théâtre qui, par sa nature, impose et permet ces déplacements.

**S.B.** : En ce qui me concerne, j'aborde la création à partir d'expériences vécues, qui enflent en moi et demandent ensuite à être écoutées, afin de trouver ensuite une manière de les partager. Je crée des soli – *Je ne parlerai pas, Glück Auf 1, Glück Auf 2*, et actuellement *Ch(ose)* – parce que cette forme me permet de travailler au rythme que le travail me demande, de découvrir dans le travail même ce qu'il est, ce qu'il porte, ce qu'il advient, devient. J'aime que l'écriture soit celle d'un processus, plus que celle d'un propos.

**Vous expliquez dans votre note d'intention avoir suivi l'intuition du dramaturge Laurent Goldring en créant deux pièces distinctes reposant sur deux visions et deux langages différents. Pouvez-vous revenir sur les raisons de ce choix ?**

**S.O.** : À la base, nos expériences sont radicalement différentes. Les sens sollicités sont distincts : le toucher et l'odorat pour Sandrine, la vue et l'audition pour ma part. Cette distinction fonde une appropriation forcément divergente de l'expérience. Nous avons, à l'origine, la tentation de chercher un terrain d'entente, un moyen terme, un langage commun, Sandrine et moi. Très vite, cela s'est avéré artistiquement stérile. Laurent Goldring nous a permis, grâce à sa position extérieure, de pointer la contradiction et de retourner la difficulté en la métamorphosant en potentialité : produire deux spectacles qui auraient leur logique, leur autonomie, leur temporalité propre. Cette idée nous permettait de conserver notre loyauté envers nous-mêmes et envers l'autre. Elle permettait aussi de reconnaître, dans un travail portant sur une altérité radicale – celle que les enfants nous présentaient – l'altérité de notre compagnon d'expérience.

**Après avoir créé vos pièces séparément, avez-vous réfléchi ou travaillé à leur unité ou aux échos qu'elles pouvaient avoir ?**

**S.B.** : Absolument pas. J'ai même été très surprise, lors de la première présentation du diptyque, par la complémentarité des deux pièces ! L'expérience, bien qu'individuelle dans les approches, était aussi commune par nos présences et les si riches conversations que nous avons eues. Nous avons infusé dans un même jus !

**S.O.** : Ce n'est pas à nous d'établir des liens entre les deux spectacles, mais aux spectateurs. Nous proposons simplement un dispositif pratique permettant à leurs corps de se déplacer d'un spectacle à l'autre.

**Sandrine Buring, quel type de relation avez-vous développé avec les enfants pendant vos ateliers ? Pourquoi cette traduction plastique et chorégraphique, d'un solo dans une éprouvette ?**

**S.B.** : Si je pouvais le dire, je ne l'aurais pas dansé ! Il fallait que j'entre dans la matière, sentir, me laisser sentir. Ensemble, nous avons joué, ri, fait des sons, bavé, pleuré, baillé, transpiré, bataillé, écouté, avec joie, tristesse, paresse, tendresse, rage,

peur, surprise. *Ch(ose)* a commencé sur une chaise, puis un hasard m'a fait rencontrer une cloche de verre. La photo d'un buste de femme à barbe sous cloche m'est revenue en mémoire. J'ai su tout de suite que c'était l'image que je cherchais : elle disait la réification de ceux qui ont du mal à s'exprimer. Ce qu'on met sous cloche, c'est notre plus grand trésor, mais aussi notre plus grande faiblesse, notre vulnérabilité, cette chose si précieuse qui nous permet d'être touchés par les autres, le monde qui nous entoure. Dès le départ, j'ai refusé de parler de handicap, ce mot qui met à distance. Les enfants que j'ai rencontrés étaient et sont surtout vulnérables. Vulnérable, par ce mot-là, tout le monde peut se reconnaître, tout le monde l'est. À l'intérieur de nos limites, celles de la cloche, s'ouvre un nouvel univers avec sa singularité, sa fantaisie, ses possibles... Un monde en soi. C'est ce que les enfants m'ont offert. Leur drame, c'est notre regard sur eux, notre projection dans leurs corps. Le verre permet de voir au travers ; l'espace limité permet de prêter attention au tout petit, au changement d'échelle, de temps. Les formes qui apparaissent et se transforment sont celles de la vie possible, de son organicité, de sa rêverie... L'intra-ordinaire m'intéresse profondément, une sorte de poésie du quotidien, de l'infime.

**Alors que Sandrine Buring évolue dans un espace indéfini, on a le sentiment que vous, Stéphane Olry, écrivez un décor mental – fait d'histoires, de dialogues quotidiens, de sensations – dans lequel pourraient s'inscrire vos expériences communes à l'hôpital. Qu'est-ce qui, selon vous, caractérise le plus l'atmosphère de cet endroit ?**

**S.O.** : Selon beaucoup de soignants, c'est le silence. C'est mon sentiment aussi. Malgré le bruit permanent : cris des enfants dans leur fauteuil, télévisions allumées dans les unités de soin, roulement des brancards dans les couloirs, grondement des tronçonneuses dans les jardins, avalanches de paroles dans les bureaux et les salles de réunions, on a le sentiment en circulant dans l'hôpital, de se déplacer dans une immense bulle de silence. C'est le silence d'une institution reléguée au plus loin de la capitale, accueillant des enfants confinés dans le silence apparent des corps. C'est aussi le silence où la rencontre peut avoir lieu. Quand on abandonne la pensée, les préjugés, les projets pour tenter de sentir ce qui se trame.

**Une prison de verre pour vous, Sandrine Buring ; un brouillard opaque chez vous, Stéphane Olry. Les questions de la transparence et de l'insondable, de la crudité et du dissimulé traversent vos deux créations. Les questions de la pudeur, de l'exposition, se sont-elles posées dans l'élaboration de vos propositions artistiques ?**

**S.O.** : Il y a une forte probabilité pour que ce que nous disons de ces enfants soit faux, ou beaucoup tissé de nos fantasmes à leur égard. La seule solution est donc de nous exposer, ou du moins de nous présenter comme étant bien celui-là même qui écrit, celle qui danse. Sandrine me faisait remarquer que le mot « monstre » avait la même racine latine que le verbe « montrer ». J'ai souvent songé qu'au XIX<sup>e</sup> siècle les enfants de La Roche-Guyon auraient été exposés dans des foires. Qu'aussi abjecte que fut cette exposition, elle avait le mérite de leur donner un statut, de les faire vivre au sein d'une société qui se donnait la peine – et le plaisir – de les regarder. Concernant le brouillard, le but est de placer le spectateur dans une situation où il est conscient des images qu'il crée lui-même. J'essaye ainsi de proposer un univers possible, une interprétation possible du monde des enfants, sans l'imposer.

**S.B.** : La présence de Stéphane, pendant les séances, était très importante : les enfants se savaient regardés par un spectateur qui, quelquefois, riait avec nous, nous parlait. Un regard empathique à nos impromptus, auquel certains moments étaient même adressés. Pour *Ch(ose)*, l'important pour moi était que tout un chacun puisse se sentir concerné et qu'on ne stigmatise pas autour du « handicap ».

**Vous évoquez la réclusion des enfants que vous avez rencontrés, dans l'immobilité et dans le silence. Tentez-vous de leur prêter votre corps et votre langage pour les faire exister parmi nous ?**

**S.B.** : Non, je suis entrée en résonance, c'est-à-dire que j'ai touché ma propre vulnérabilité, ce qui, chez moi, est sous cloche. Nous ne voulions pas faire exister ces enfants parmi nous, puisqu'ils existent déjà, mais reconnaître en quoi ils nous ressemblent, ils sont en nous et réciproquement. Nous sommes du même tissu !

**S.O.** : Dans *Hic sunt leones*, il y a quatre passages où j'écris ce que j'imagine que les enfants pourraient sentir. C'est clairement une fiction inspirée de la réalité de ce que j'ai vu. Si le spectateur trouve ces discours crédibles, c'est qu'ils doivent être partiellement vrais. D'un point de vue général, je me méfie un peu de cette position de porte-parole. J'espère plus raconter des histoires auxquelles on croit ou non, que porter la parole de gens qui, pour telle ou telle raison, en seraient démunis ou incapables. Les enfants de La Roche-Guyon sont très vulnérables, désarmants par cela même, mais si Sandrine ou moi avons senti qu'il se passait quelque chose avec eux, c'est bien que nous partagions quelque chose, fût-ce très ténu. Je n'ai pas la prétention de répéter ce qu'ils m'auraient dit. Je prétends juste en donner une interprétation possible. C'est déjà extrêmement orgueilleux.

*Propos recueillis par Renan Benyamina*



avec la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon

# CH(OSE) / HIC SUNT LEONES

BOULANGERIE DE LA CHARTREUSE DE VILLENEUVE LEZ AVIGNON - durée 1h40 entracte compris

15 16 18 19 20 21 22 24 25 À 15H ET 17H

CH(OSE) / chorégraphie et interprétation **Sandrine Buring** collaboration artistique **Laurent Goldring** lumière **Sylvie Garot**  
suivi de

HIC SUNT LEONES / texte et mise en scène **Stéphane Olry** interprétation **Corine Miret** (récit), **Isabelle Duthoit** (chant)  
collaboration artistique **Laurent Goldring** lumière **Sylvie Garot**

coproduction La Revue Éclair, Château de La Roche-Guyon

avec l'aide à la création du Centre national du Théâtre et de la Spedidam / accueil en résidence d'écriture à la Chartreuse de Villeneuve lez Avignon

avec le soutien de l'hôpital de La Roche-Guyon, du Centre national de la Danse, de Nicolas Cesbron (sculpteur), de Jean-Matthieu Fourt et du Café culturel

*Hic Sunt Leones* est publié aux Éditions de l'Amandier.